Zeitschrift: Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier
Herausgeber: Association pour l'Étude de l'Histoire du Mouvement Ouvrier
Band: 14 (1998)

Artikel: Les êtres de mémoire
Autor: L'Hoste, Louis-Philippe
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-520289

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES ÊTRES DE MÉMOIRE

Louis-Philippe L'HOSTE

> *Celui qui ne sait pas s'installer au seuil de l'instant, en oubliant tout le passé, celui qui ne sait pas, telle une déesse de la victoire, se tenir debout sur un seul point, sans crainte et sans vertige, celui-là ne saura jamais ce qu'est le bonheur.* [...] *Il est donc possible de vivre, et même de vivre heureux, presque sans aucune mémoire, comme le montre l'animal; mais il est absolument impossible de vivre sans oubli.*
>
> Nietzsche, *De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie*, 1874

Problématique et questionnement

L'histoire et la mémoire forment depuis de nombreuses années un couple de la modernité: tiraillées par leur singularité propre, et dans le même temps, enrichies mutuellement de leur confrontation[1].

Dès la seconde partie du XIXe siècle, les recherches et les réflexions sur le concept de mémoire se sont développées dans les sciences voisines de la biologie. On retiendra les travaux de l'Allemand Gustav Fechner et ses expériences en psychophysique[2]. C'est également en Allemagne dans la même période que se met en place l'histoire «moderne», positiviste et érudite avec laquelle le XXe siècle historiographique aura quelques démêlés. Durant l'Entre-deux-guerres, la mémoire glisse dans les sciences sociales tout en restant présente dans les sciences biologiques. L'accès dans les sciences sociales se fera par la psychologie et la sociologie. Maurice Halbwachs publie en 1925, *Les*

---

1. Les ouvrages sont nombreux, mais sur la notion de mémoire et de modernité on retiendra Jacques Le Goff, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1986. Pierre Nora, *Les lieux de mémoire*, 3 volumes, Paris, Gallimard, 1984-1992. Voir également l'article «mémoire» dans *L'Histoire*, textes choisis et présentés par Nicolas Piqué, Paris, Flammarion, 1998. Chez les sociologues on retiendra Gérard Namer, *Mémoire et société*, Paris, 1987. Pour les anthropologues, Jan Vansina, *Oral tradition as history*, London, 1985.

2. Pour un survol de la question de la mémoire dans les sciences physiques et les sciences humaines, on peut se reporter au dossier de la revue *Sciences Humaines*, n° 80, février 1998.

cadres sociaux de la mémoire et précisera par la suite un concept clé : la mémoire collective[3].

L'alliance scellée entre histoire et mémoire allait faire surgir questions et débats à l'intérieur même des sciences humaines. Que faire de ces énonciations : histoire et vérité-objectivité ; mémoire et identité-subjectivité ?

Les récits de vie semblent un bon moyen pour approcher l'histoire et la mémoire conjointement, tout en montrant les imbrications subtiles qui en découlent.

Je propose, à travers l'exemple d'une recherche effectuée auprès de femmes ayant travaillé comme employées de maison entre 1920 et 1945, de poser les questions suivantes. Comment « fabrique »-t-on de la mémoire ? Comment la domesticité féminine fabrique-t-elle sa propre mémoire ? La question est d'autant plus importante que l'on se trouve face à un monde en disparition. Quels rapports ces femmes entretiennent-elles au temps, à la chronologie, à l'histoire, à la société ? Ces rapports déterminent-ils une forme particulière de mémoire ? Enfin, y a-t-il une mémoire de classe ?

Présentation du groupe social

Les sources sur lesquelles se fonde mon questionnement reposent sur plus de trente entretiens semi-directifs auprès de femmes qui ont travaillé entre 1920 et 1945 comme personnel de maison, principalement dans le canton de Vaud[4]. Les entretiens sont de durée variable, allant de une à neuf heures. Les personnes qui se sont prêtées à l'exercice difficile de narrer une partie de leur existence ont une homogénéité sociale particulière. L'ensemble des témoins est originaire du monde rural ou de communes de petite dimension. Le placement de ces jeunes filles s'inscrit donc dans le flux migratoire qui se déverse sur les villes. Il s'agit d'une main-d'œuvre autochtone ; en effet, les employées italiennes et espagnoles n'arriveront qu'à partir du début des années 1950[5]. Toutes les témoins ont vécu plusieurs années sous le même toit que leur employeur[6].

---

3. Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, postface de Gérard Namer, Albin Michel, Paris, 1994, 1re édition 1925. Du même auteur, *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 1997 (1950).

4. Cette recherche a reçu le soutien du comité de *L'Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud* en 1994.

5. Sur les ouvrages qui traitent de la domesticité féminine dans la première partie du XXe siècle en utilisant les témoignages oraux : Dorothee Wierling, *Mädchen für alles, Arbeitsalltag und Lebensgeschichte städtischer Dienstmädchen um die Jahrundertwende*, Berlin/Bonn, Dietz Nachf, 1987. Regula Boschler, Sabine Gisiger, *Dienen in der Fremde, Dienstmädchen und Ihre Herrschaften in der Schweiz des 20. Jahrhunderts*, Zurich, Chronos, 1989. Jean Faley, *Up oor close, Memories of domestic life in Glasgow tenements*, 1910-1945, White Cockade, 1990.

6. J'ai opté pour la règle de l'accord féminin du terme « témoin ». Maurice Grévisse, *Le bon usage*, Paris, 1983, p. 999.

Vouloir écrire et se dire

A quelques exceptions près, toutes les femmes interrogées ont, à un moment de l'entretien, fait part: «d'avoir toujours voulu mettre par écrit leur existence». Chose curieuse, plusieurs femmes possédaient des cahiers – d'au plus une trentaine de pages – d'autres femmes, elles aussi domestiques, qui avaient tenté l'expérience de l'écriture. Elles n'ont pas hésité, une fois la confiance établie, à me confier ces cahiers dont j'allais sans doute faire bon usage.

Nous sommes ici en présence d'une mémoire potentielle. A tout moment, elle peut se fixer; la plupart du temps, elle n'aura jamais d'autres supports que la parole. Même si toutes les témoins s'excusent du peu d'intérêt de leur propre existence, elles conçoivent bien la richesse immense de raconter une partie de leur vie. Raconter, construire un récit c'est déjà prendre possession du monde[7]. C'est s'inscrire et se positionner dans le monde. Tâche immense, démesurée, seule l'élite semble opérer ce positionnement. Et les autres? Il suffit de le leur demander. Si un médiateur – ici l'historien – sollicite les témoins, la mémoire potentielle prend alors une autre dimension[8]. Ces récits de vie, ces ethnotextes cherchent alors à établir une forme de perpétuation de soi au-delà du récit lui-même[9]. Il se met alors en place deux formes de mémoire. La première est celle qui, par le récit singulier, s'inscrit dans le temps par le biais du support magnétique et écrit. Cette mémoire est celle de chaque témoin, il peut s'agir d'une mémoire testamentaire[10]. La seconde est celle que les chercheurs décèleront au travers de la multiplicité des entretiens. Je ne puis faire état que de cette dernière.

Fabriquer de la mémoire

Les individus produisent une mémoire singulière et les historiens ont charge d'élaborer une mémoire sociale. J'aimerais ici tenter de comprendre comment se fabrique la mémoire. Je pars d'une hypothèse qui stipule qu'il est nécessaire d'être en situation de minorité pour élaborer et organiser de la mémoire, et par là faire un certain usage de l'histoire en cette fin de XXe siècle. Je reprends ici

---

7. Pierre Bourdieu, *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, pp. 903-925.

8 Sur la position de l'historien, Maurice Jeannet, «Psychanalyse et histoire une position psychosociologique», in *Revue européenne des sciences sociales*, n° 88, 1990, pp. 37-53.

9. Sur les définitions, les emplois et usages des témoignages et de leur rapport à la mémoire Clapier-Valladon Simone, Poirier Jean, Raybaut Paul, *Les récits de vie, théorie et pratique*, Paris, PUF, 1983. Des deux premiers auteurs, *L'approche biographique*, réflexion épistémologique sur une méthode de recherche, Nice, Centre universitaire méditerranéen, 1984.

10. Louis-Philippe L'Hoste, «La mémoire des personnes âgées: source historique?» in Geneviève Heller, *Le poids des ans, une histoire de la vieillesse en Suisse romande*, Lausanne, SHSR/Ed. d'en bas, pp. 156-158.

une idée de Christian Laville: «On est tous des minorités» [11]. Laville énonce un certain nombre de paradigmes censés définir les minorités. Premièrement, la minorité n'a pas toujours une base numériquement faible. Des majorités numériques peuvent agir et se positionner en tant que minorité. Deuxièmement, la minorité n'implique pas de fait la formation d'un groupe structuré. Laville donne cet exemple: «Ainsi les femmes, qui tiennent à se présenter comme une minorité, le font au titre de leur minorité sentie, de leur sujétion au pouvoir mâle, de leur condition sociale et économique défavorable, pas au titre d'une infériorité numérique ou d'une quelconque unité organique» [12]. Enfin, la conscience de la minorité est à rechercher dans le «sentiment d'être minoritaire». La volonté de s'ériger en minorité est donc une perception de l'ensemble du champ social. Cette perception ne peut être que subjective [13].

Pour les «sans-histoire», la perception de cette subjectivité est extérieure au groupe [14], mais j'aimerais penser que la généralisation à l'ensemble des groupes majoritairement nombreux, chichement dotés en matière de pouvoirs divers est également valable. Les ethnologues nous ont bien montré comment les rapports – dialectiquement simplifiés pour ma démonstration – villes/campagnes, montagnes/plaines expriment la superposition et l'amalgame de représentations des pouvoirs [15]. Il n'en est peut-être guère autrement en ce qui concerne la mémoire des «sans-histoire». Les Indiens, les mineurs, les Dogons et la domesticité féminine, alors même qu'ils ne sont guère minoritaires dans un premier temps, s'érigent ou se font ériger en minorité [16]. Qu'est-ce qui désigne ici leur typologie de minorité? Incontestablement leur rapport au pouvoir, lorsque s'ajoute aussi leur déclin dans le champ social. Bientôt, ils cesseront d'exister. Laville avance même que les minorités sans territoire, la diaspora juive par exemple, font encore plus usage de leur mémoire.

Dans le prolongement de ces hypothèses, Alain Touraine met en avant deux formes d'identité: défensive et offensive [17]. Les «sans-histoire» dans leur majo-

---

11. Christian Laville, «L'histoire et l'identité des minorités» in *Récits de vie et mémoires, vers une anthropologie historique du souvenir*, sous la direction de B. Jewsiewicki, Paris, L'Harmattan, 1987, p. 150.

12. Christian Laville, *op. cit.*, p. 152.

13. Pierre Bourdieu, *Raisons pratiques, sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, 1994.

14. «Popular Memory Group, Popular memory: theory, politics, method», in *The oral history reader*, Edited by Robert Perks and Alistair Thomson, London, Routledge, 1998.

15. Bernard Crettaz, *La Beauté du reste*, Genève, Zoé, 1994. Sidney Mintz, *Taso, La vie d'un travailleur de la canne*, Paris, Maspero, 1979.

16. Michael Kammen, «La mémoire américaine et sa problématique», in *Le Débat*, n° 30, 1984, pp. 112-127.

17. Alain Touraine, «Les deux faces de l'identité», in *Identités collectives et changements sociaux. Production et affirmation de l'identité*, sous la direction de P. Tap, Toulouse, Privat, 1980, pp. 19-26.

rité ont une identité défensive. Ils valorisent la tradition, décrivent leur univers comme naturel et justifient leur place particulière dans un ensemble plus vaste. L'identité offensive, Alain Touraine l'a montré à maintes reprises, est une identité politique. Le monde ouvrier et plus précisément ses groupes syndicaux en ont fait large usage. Là encore, le nombre important d'ouvriers dans la première partie du XXe siècle, et son fer de lance idéologique – le syndicalisme – se sont érigés en minorités «symboliques». On pourrait même penser actuellement que le «monde ouvrier» est en train de devenir une minorité défensive. N'est-ce pas ses cultures et son passé qui sont mis en avant, et non plus ses combats?

La mémoire procède de la minorité. Les acteurs anonymes n'ont peut-être que cette voie pour que le collectif social leur reconnaisse une histoire[18].

La «fabrication» de la mémoire émane encore d'un autre paramètre: celui des rapports qui s'établissent entre les êtres. Dans la démarche des sciences humaines qui pratique la collecte de récits de vie, il s'agit alors d'un rapport entre un demandeur et un offreur. Anne Roche a parlé d'un rapport centre/périphérie entre le chercheur et les témoins[19]. Ce type de rapports suppose des décalages, des écarts culturels. On trouve sans doute, dans ce rapport, une forme de violence symbolique faite au témoin, le moyen même de faire surgir une forme de mémoire[20]. Pourtant sans la demande du chercheur les témoins n'auraient sans doute jamais fait récit, ou écrit. Dans tous les cas, jamais ils ne l'auraient fait à la manière du chercheur.

Cette mémoire potentielle mérite-t-elle d'être alors systématiquement inventoriée et sollicitée? Sans doute pas, c'est toute la question de la pertinence d'un projet comme celui de Steven Spielberg: interviewer le plus grand nombre possible de survivants de la *Shoa*. Les historiens n'apprendront sans doute pas beaucoup plus qu'ils ne savent déjà. Le devoir de mémoire et l'«exceptionnalité» de la mémoire du système concentrationnaire s'inscrivent ici dans le type offensif de l'identité mémoriale et dans la volonté de l'exhaustivité de la minorité. La mémoire s'inscrit sans doute dans cette trace dont les historiens font leur quotidien[21]. La mémoire des témoins et les formes de mémoires sociales sont des formes de présent au passé[22]. C'est ce reste qui sous la forme d'une réactivation au présent d'un passé singulier se veut l'expression de patrimoines de la

---

18. Pascal Boyer, «Tradition et vérité», in *L'Homme*, 97-98, 1986, pp. 309-329. On lira avec profit également Paul Thompson, *The voice of the past, oral history*, Oxford University Press, 1988, particulièrement le chapitre *Memory and the Self*, pp. 150-165.

19. Anne Roche, Marie-Claude Taranger, *Celles qui n'ont pas écrit, Récits de femmes dans la région marseillaise*, 1914-1945, Aix-en-Provence, Edisud, 1995.

20. Pierre Bourdieu, *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, pp. 905-907.

21. On peut se reporter ici aux travaux pionniers de Carlo Ginzbourg, *Mythes, emblèmes, traces, morphologie et histoire*, Paris, Flammarion, 1989.

22. Anne Muxel, *Individu et mémoire familiale*, Paris, Nathan, 1996, p. 7

parole. L'historienne italienne, Luisa Passerini a écrit: «La mémoire est l'outil qui nous permet de donner un sens à notre vie, du moins lorsque nous l'entendons comme terme intersubjectif ou interhumain susceptible de faire le lien entre différentes générations, différentes époques et différents lieux» [23].

Comment «fabriquent»-t-elles de la mémoire?

C'est maintenant du côté de ma propre recherche que je vais tenter d'élucider, en tout cas de tracer, certaines hypothèses sur la façon d'élaborer la mémoire. J'ai écrit plus haut que le chercheur avait une lourde responsabilité de par sa demande. Il sollicite la mémoire potentielle. Mais comment s'y prennent ces anciennes employées de maison pour la faire resurgir? Telle est la question fondamentale. La phrase qui leur permet d'introduire leur récit de vie, de se placer face au chercheur est récurrente et se présente à peu près comme cela: «Je n'ai plus beaucoup de mémoire, je ne sais pas si ce sera intéressant. C'est dommage que madame X – une autre domestique – ne vive plus, elle vous aurait dit des choses de ce temps.» Elles s'excusent et il ne s'agit sans doute pas que d'une simple convention d'entrée en matière. Les témoins s'arrogent par là la légitimité d'entrer dans leur propre mémoire, elles font un exercice de «décentration» qui leur permettra de parler d'elles et du monde. En s'excusant, en sollicitant les autres qui sont décédés elles établissent un lien qui leur permettra de parler d'elles-mêmes et sans doute de le faire au nom des morts.

Tous mes entretiens ont débuté, non par la description du travail domestique mais par l'élaboration de la part des témoins du récit de leur propre famille et leur naissance. Cela me permettait de situer la personne qui élaborait son récit à son existence «complète». D'abord de façon empirique, mais par la suite de manière beaucoup plus systématique, cette entrée en matière révélait une filiation à la fois envers les ancêtres biologiques mais également auprès des ancêtres sociologiques. «Le peuple de mémoire se rappelle d'abord ses morts. Autrement dit, c'est d'abord de ses grands-parents, ou de ses parents lorsqu'ils ne sont plus en vie, que l'on parle, des plus proches mais qui ont été mis au plus loin par la mort. Le récit exorcise tout autant la séparation que la difficulté de se positionner par rapport aux vivants.» [24] Dans le cas de mes témoins, le rapport aux employeurs que j'ai ailleurs qualifié de famille symbolique, exprime également ce rapport entre la mémoire et la mort[25]. Les témoins étaient moins

---

23. Citation tirée de l'article de Petra Clemens, «Les femmes de l'usine de drap, contribution à l'histoire du travail féminin en RDA sur la base de sources biographiques», in *Annales HES*, n° 1, janvier-février 1998, p. 87.

24. A. Muxcel, *op cit.*, p. 182.

25. Louis-Philippe L'Hoste, «Entre famille biologique et famille symbolique. La domesticité féminine en Suisse romande entre 1920 et 1945», in *Traverse*, n° 3, 1996, pp. 79-91.

prolixes dans leur rapport à la mémoire et à leur récit lorsque les enfants de leurs anciens employeurs étaient encore présents dans leur existence (par exemple s'ils rendaient quelques visites dans un *home* à une vieille gouvernante). «Le peuple de mémoire» se faisait alors une mission de médiateur des choses vues et vécues.

Du rapport au temps, à la chronologie

Les témoins se sont efforcées d'articuler, dans leur récit, la notion de temps en rapport à un ensemble généalogique. Elles se font les médiatrices d'un temps antérieur à leur naissance par les récits qu'elles ont elles-mêmes capté de leurs parents, voire de leurs grands-parents. Par le récit de la pré-enfance, on se trouve porté jusqu'au milieu du XIXe siècle[26] ! De l'enfance ou la «pré-enfance» jusqu'au moment d'«aller en place», c'est la filiation parentale qui organise le récit. Par la suite, ce peut être la généalogie de la famille symbolique – celle qui les occupe – qui met en place l'ordre du temps et la vision des choses dans l'esprit de la témoin.

Comment se marquent les souvenirs qui permettront d'articuler le récit de vie ? Je propose l'hypothèse, empruntée à Maurice Halbwachs, que la mémoire se fabrique, en partie, à l'aide de différents événements marquant la vie des individus. Ces événements ne sont pas toujours datables comme le souhaiteraient certains historiens professionnels[27].

La naissance des frères et sœurs, les mariages des cousins et cousines, les décès marquent le temps et sont souvent les éléments de la trame du récit de vie. On a l'impression que leur mémoire s'articule autour de ces événements sociaux ritualisés. Le catéchisme, l'école et surtout la première communion sont des événements majeurs du récit de vie. La première communion qui s'accompagne le plus souvent de la fin de l'école obligatoire se révèle être un moment extrêmement important. Rite culturel et religieux de l'adolescence et du monde de la puberté pour les filles dont elles sortent marquées[28]. Cela marque la fin d'un monde. En effet, la plupart d'entre elles quitteront alors leur famille. Leurs récits, souvent assez stéréotypés, s'attardent sur la cérémonie et le repas. Mais

---

26. Philippe Joutard a bien montré que l'histoire orale ne se limite pas à l'existence vécue des témoins. L'histoire les dépasse. *A contrario*, Pierre Goubert se réjouissait que l'historien oral ne puisse guère remonter avant le XXe siècle. Il considérait en effet l'approche orale comme une forme bâtarde et dénuée de sens de l'histoire, la seule : l'écrite.

27. Il semble difficile de suivre les propos de Daniel Bertaux qui présuppose une chronologie exacte de la part des témoins, *Les récits de vie*, Paris, Nathan, 1997, pp. 71-73.

28. A ce propos, *Histoire de la vie privée*, volume IV, Michelle Perrot, «Figures et rôles», pp. 162 et suiv., mais aussi Anne Martin-Fugier, *ibid*, pp. 252-255. L'ouvrage de Gabrielle Hourbe, *La discipline de l'amour, L'éducation sentimentale des filles et des garçons à l'âge du romantisme*, Paris, Plon, 1997, retrace bien ces éléments d'une chronologie longue (chap. 4).

deux éléments s'y ajoutent. D'une part, la première photographie et d'autre part, une robe qui sera généralement transformée pour un usage plus commun. La photographie, même dans les années 1930, reste un support singulier qui peut accompagner ces jeunes filles dans les diverses familles auprès desquelles elles exerceront leurs services. Souvenir d'un instant idéal qui les a mis pour un jour au centre du monde. Il semblerait d'ailleurs que le mariage n'est pas aussi marquant pour certaines que ce moment de la première communion.

Les accidents graves liés au travail, que ce soit dans le cercle familial ou dans le village, sont également des moments qui permettent aux témoins d'articuler très précisément leur récit:

Alors lui, il avait mis un treillis et puis il avait mis sécher ses noix là-dessus et c'était le 25 novembre, ça j'oublierai jamais, euh, il avait mis sécher ses noix et puis il avait discuté avec un voisin parce qu'il avait demandé pour venir faire le, battre son blé et puis celui du village d'en bas, je l'ai très bien connu [...]. *Et puis l'autre, il est parti au village et puis mon beau-frère, il est allé ramasser ses noix. il a posé sa cigarette sur la poutre de la grange avant d'entrer. Il est allé ouvrir la porte, ramasser ses noix, et puis il s'est trop avancé, il a basculé et puis il est tombé sur la fosse à purin et pis il a été tué sur le coup*[29]

Au moment où ces jeunes filles sont en place, il me semble que c'est un autre type de temps et de mise en articulation de la mémoire qui fait son apparition.

Le cas le plus aisé à cerner est celui des domestiques qui ont exercé toute leur vie chez un ou plusieurs employeurs. Le temps est ici linéaire. Pour le chercheur d'une part, qui pour conduire l'entretien essaye de gérer au mieux les événements de la vie de la témoin, mais pour elles-mêmes également se posent alors la difficulté d'ordonner et de dater les événements. Les éléments de leur récit de vie, la répétition des tâches quotidiennes a transformé le temps en une forme d'éternité. Il semble même que les grands événements – nous aurons à y revenir – comme la Seconde Guerre mondiale ne leur permettent pas non plus de structurer la temporalité du récit de vie.

Un deuxième type de temps, nettement marqué pour les domestiques qui ont exercé quelques années est une chronologie que je qualifierais de «temps de la ruralité». Il articule en effet le récit, la mise en place des souvenirs à l'aide des saisons. Cette attitude d'origine paysanne semble passer imperméable au monde urbain qui qualifie tout de même la domesticité.

Le dernier élément d'approche du temps et de la mise en mémoire du récit de vie chez les domestiques serait lié au monde matériel. La plupart des témoins étaient capables de dresser un inventaire des instruments nouveaux lors de leur arrivée chez les employeurs. De même, elles se sont révélées habiles à mettre

---

29. Entretien n° 21.

en parallèle telle naissance ou mariage avec le premier usage d'un aspirateur ou d'un réfrigérateur.

Les anthropologues et les sociologues ont bien montré que le rapport au temps chez les femmes et les hommes ne sont pas identiques[30]. La mémoire de la domesticité féminine s'inscrit à l'intérieur d'un temps rural, juxtaposé à une mémoire matérielle emboîtée elle-même dans une généalogie familiale ou patronale.

Du rapport à l'histoire et aux enjeux de société

Pour l'ensemble des témoins, l'histoire, dans son sens général, n'est pas un élément qui articule leur propre mémoire sur une mémoire plus large de la société[31]. Les événements historiques qui ont retenti de façon large sur les sociétés européennes et suisse n'ont eu que peu d'écho de la part des témoins. La Seconde Guerre mondiale pouvait faire office de borne chronologique majeure. A chaque fois cependant il ne pouvait s'agir que de la juxtaposition d'événements. La Seconde Guerre mondiale n'est présente dans l'articulation de leur récit que par leur déclenchement et leur aboutissement. Une témoin se souvient:

Mais il avait plu tout l'été, on avait pas eu une bonne saison. Cette fille de salle, cette Hélène nous disait encore: « C'est dommage pour toi Rose, parce que vraiment, parce qu'on avait quand même le pour-cent ». [...] *L'été '39, c'était vraiment je vois encore, ça m'est resté gravé dans la mémoire, ça j'oublierai jamais, c'était vraiment catastrophique cette année. Alors là, le 2 septembre ça sonnait le tocsin à, je me souviens plus, alors de l'heure.* [...] *Oui, je me souviens toujours que c'est que le patron, la patronne est venue nous dire: « Ma foi, tout le monde doit partir ». Parce qu'ils sonnaient, et pis on n'avait pas eu beaucoup de clients, vous comprenez, ça sentait déjà.* [...] *Alors là quand je vous dis, le patron était, je le vois toujours partir en militaire, qu'ils l'ont pris au bord du chemin, il est parti.*[32]

L'événement de la Mobilisation est ici lié à la perte de l'emploi. C'est donc l'articulation conjointe entre un événement personnel et un autre de portée mondiale qui lui donne forme.

Concernant la décennie des années trente, j'ai vainement essayé de mettre en relation leur existence, telle qu'elles en font récit et certains événements majeurs, seules quelques rares personnes attrapait la perche que leur tendait

---

30. Selma Leydesdorf, Luisa Passerini, Paul Thompson, *Gender and memory*, Oxford University Press, 1996.

31. Nombre de travaux l'ont déjà révélé, mais sans soute pas de façon aussi nette. Anne Roche, «Que faire d'un récit de vie?», in *La Revue des Belles-Lettres*, n° 1, 1995, Genève, pp. 73-87. Philippe Joutard, *Ces voix qui nous viennent du passé*. Paris, Hachette, 1983.

32. Entretien n° 21.

bien naïvement l'interlocuteur historien. Pour exemple, je mentionnerais les propos tenus par une femme de chambre de la famille des Bourbons d'Espagne en exil en Suisse suite à la guerre d'Espagne:

Il [Juan Carlos, alors enfant] a voyagé, du Portugal ils sont revenus en Espagne, ils avaient un accord avec Franco, et puis c'est à cause, c'est à cause de Franco que, que le roi d'Espagne est venu roi c'est lui qui l'a. Il a fait des études, il a fait un tas de choses. Et pis son métier de roi. [33]

Les erreurs du récit posent ici toute la question de la signification des flous et de leur représentation dans l'histoire[34].

Même pour certaines témoins, la crise économique des années 1930-1935, n'est pas interprétée, ni mise en parallèle par rapport à leur propre récit. Ces femmes ne semblent pas se définir ni se positionner dans le cadre d'une mémoire plus large que les filiations et généalogies que j'indiquais plus haut. Une seule personne inscrivait sa surprise et son étonnement dans la mise en place des congés payés. Elle tenait les propos suivants:

Cette première semaine de vacances, je crois en 1937, vous croyez que c'est là qu'elles ont été instaurées ? Il [le mari] arrive et il me dit: « Tu sais quoi on a une semaine de vacances ». Je lui dis: « Et on veut vivre avec quoi ? ». Il me dit: « Mais on sera payé ». «Qu'est-ce que tu racontes là on sera payé ! ». «Une semaine de vacances, on veut faire quoi ? Ca veut dire quoi, donc tu ne vas plus au travail ? ». Alors les patrons [en fait les anciens patrons (haute bourgeoisie lausannoise) quittés pour mariage une année avant], étaient partis, et ils étaient heureux qu'on vienne faire le jardin, que je cueille les framboises, que je fasse toutes les confitures avant qu'ils reviennent. [35]

Peu d'intérêt pour l'actualité, journaux et radios, peu d'intérêt à capter les discussions des employeurs, des invités, alors même que certaines disent lire les journaux ou participer aux échanges de tables. Soit on n'en parle pas, soit ce n'est décidément pas par le biais de ces médiateurs divers que la mise en mémoire et sa fabrication se mettent en place.

Qu'en est-il alors ? Si donc la mémoire des « sans-histoire » s'inscrit loin des préoccupations, des découpages et fondements chronologiques de l'historien, ce qui a priori, n'a rien de surprenant, peut-on penser que la mémoire des

---

33. Entretien n° 6.

34. Philippe Joutard, «L'erreur et le flou objet d'histoire», in *Récits de vie et mémoires, vers une anthropolgie historique du souvenir*, sous la direction de B. Jewsiewicki, Paris, L'Harmattan, 1987, pp. 63-73.

35. Entretien n° 1.

domestiques au croisement de leur récit de vie élabore une forme de mémoire de classe collective?

Y a-t-il une mémoire de classe[36]*?*

Avant de tenter une réponse à la question, j'aimerais relever quelques points présents dans l'ensemble des entretiens et qui ont un rapport direct avec la notion de classe. Toutes les témoins interviewées ont déclaré ne jamais avoir eu de contrat de travail écrit. Aucune n'a indiqué avoir appartenu à une quelconque association ou formation syndicale de gens de maisons, par exemple. Nombre d'entre elles estimaient même la question déplacée. «Pourquoi se syndiquer? Je me débrouillais très bien toute seule, si la place ne convenait pas je partais», ainsi pourrait-on traduire leurs propos. Ce n'est donc pas dans les liens d'appartenance professionnelle que s'exprime une quelconque mémoire de classe.

Autre élément à apporter au faisceau de réponses: la question de la tradition. Nombre de ces femmes qui ont exercé comme employées de maison avaient eu une mère qui elle-même avait passé quelques années dans des familles. Là, elles comparent leur situation à celle racontée par leur mère. De manière générale, elles pensent que leur sort était meilleur que celle de leur mère.

Par contre, je crois pouvoir déceler deux grands groupes de personnes qui expriment des éléments que l'on peut qualifier d'identitaires. Anne Roche et Philippe Joutard ont affiné l'idée du processus de «légendification», soit l'expression d'une représentation commune qui ne repose pas forcément, voire même pas du tout, sur une quelconque vérité historique[37]. Ce légendaire ne doit pas être banni de l'approche d'interprétation de l'histoire des individus[38], au contraire, il fait partie de la mémoire collective d'un certain nombre d'individus.

Le premier groupe rassemble les témoins qui mettent en avant ce que j'appellerai: «les vertus de la domesticité». Cette phase de l'existence des jeunes filles a été bénéfique, elle traduit une école des valeurs. Il y a une forme d'humilité de soi en servant les autres. Chez certains témoins, il s'agit même d'une vision du monde, un ordre immuable, qu'elles acceptent, l'une d'elle raconte:

Je me gênais quand même. Je restais bien à ma place, je me faisais toute petite. Vous savez quand on est employée chez quelqu'un, on était content. Reconnaissante, sans cesse reconnaissante. Toujours essayer de faire toujours plus pour faire plaisir à ses patrons. La témoin lisait en cachette des ouvrages de la bibliothèque des patrons. A la question: Quand vous lisiez du Zola ou du

---

36. Dans le sens très traditionnel de classe socioprofessionnelle. Jean Cazeneuve, *Dix grandes notions de la sociologie*, Paris, Seuil, 1976, pp. 199-210.

37. Anne Roche, «Que faire d'un récit de vie?», op. cit, pp. 79-80.

38. Philippe Joutard, «L'erreur et le flou, objet d'histoire», *op. cit.*

Maupassant et qu'on parlait des domestiques, qu'est-ce que ça vous faisait? Elle répond: *Moi je trouvais que c'était un peu cruel certaines choses, mais je disais c'est bien ça. Mais je me disais: «Mais quelle horreur! Moi j'ai quand même été préservée».*[39]

Le second groupe rassemble alors des personnes qui expriment une «révolte». Elles critiquent cette façon de servir les riches, les gens aisés. «On ne ferait plus cela maintenant». On notera que la critique est pondérée, peut-être en raison de l'âge et de la distance qui sépare les faits et l'expression du récit.

Conclusion

Alors, y a-t-il une mémoire de classe chez les domestiques? Au niveau de ma recherche actuelle je suis tenté de répondre par la négative pour ce qui concerne une conception classique de la mémoire collective. Mais je souscris volontiers à l'approche avancée par André Segal[40]. La mémoire collective d'un groupe ne réside sans doute pas que dans son contenu, mais également dans son fonctionnement.

Dans la domesticité féminine des années 1920 à 1945, la mémoire de groupe s'est formée comme une intériorisation d'un monde. Entre elles, elles reconnaissent avoir parlé de ce temps de la domesticité, mais la plupart du temps, elles l'ont intériorisé. Elles n'ont que rarement écrit. Quand elles ont écrit, elles ont déposé un exemplaire au contenu fort louangeur – exprimant «les vertus de la domesticité» – chez une autre domestique! On retiendra cette mémoire fermée sur elle-même, qui plus est de femme et pour faire bon poids, de femme sans histoire. La quasi unanimité des témoins m'ont dit avoir exprimé pour la première fois lors de nos entretiens ces moments de leur vie d'employée de maison. La famille n'en avait pas eu d'échos aussi précis pour diverses raisons.

L'histoire et la prise sur l'histoire restent un rapport de pouvoir. Un rapport de pouvoir qui s'octroie le droit de se donner à lire, de faire récit de lui-même. La mémoire des domestiques féminines est une mémoire du silence, une mémoire d'initiées: entre elles. Elle n'existe pas, il faut la susciter en allant la chercher.

L'historien qui pratique l'oralité avec de telles témoins se voit ballotté entre une déhistorisation de son savoir – contenus, rapport au temps, etc. – et une réhistorisation de cette mémoire qu'il a lui même forcée pour s'inscrire comme médiateur social de la mémoire, tâche que la collectivité lui a octroyée depuis le XIXe siècle.

---

39. Entretien n° 1.

40. André Segal, «Mémoire collective et communication de l'histoire», in *Récits de vie et mémoires,* op. cit., pp. 141-146.